

**Mathias  
Énard**

**Rue des  
voleurs**

---

**roman**

*ACTES SUD*

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est un jeune Marocain de Tanger, un garçon sans histoire, un musulman passable, juste trop avide de liberté et d'épanouissement, dans une société peu libertaire. Au lycée, il a appris quelques bribes d'espagnol, assez de français pour se gaver de Série Noire. Il attend l'âge adulte en lorgnant les seins de sa cousine Meryem. C'est avec elle qu'il va “fauter”, une fois et une seule. On les surprend : les coups pleuvent, le voici à la rue, sans foi ni loi.

Commence alors une dérive qui l'amènera à servir les textes – et les morts – de manières inattendues, à confronter ses cauchemars au réel, à tutoyer l'amour et les projets d'exil.

Dans *Rue des Voleurs*, roman à vif et sur le vif, l'auteur de *Zone* retrouve son territoire hypersensible à l'heure du Printemps arabe et des révoltes indignées. Tandis que la Méditerranée s'embrase, l'Europe vacille. Il faut toute la jeunesse, toute la naïveté, toute l'énergie du jeune Tangérois pour traverser sans rebrousser chemin le champ de bataille. Parcours d'un combattant sans cause, *Rue des Voleurs* est porté par le rêve d'improbables apaisements, dans un avenir d'avance confisqué, qu'éclairent pourtant la compagnie des livres, l'amour de l'écrit et l'affirmation d'un humanisme arabe.

MATHIAS ÉNARD

*Mathias Énard est l'auteur de quatre romans chez Actes Sud : La Perfection du tir (2003, prix des Cinq Continents de la francophonie), Remonter l'Orénoque (2005 ; adapté au cinéma en 2012 par Marion Laine sous le titre À cœur ouvert avec Juliette Binoche et Edgar Ramirez), Zone (2008, prix Décembre 2008 ; prix du Livre Inter 2009) et Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants (2010, prix Goncourt des lycéens 2010).*

DU MÊME AUTEUR

*LA PERFECTION DU TIR*, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 903.

*REMONTER L'ORÉNOQUE*, Actes Sud, 2005.

*BRÉVIAIRE DES ARTIFICIERS*, Verticales, 2007 ; Folio n° 5110.

*ZONE*, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1020.

*MANGÉE, MANGÉE* (illustrations de Pierre Marquès), Actes Sud Junior, 2009.

*PARLE-LEUR DE BATAILLES, DE ROIS ET D'ÉLÉPHANTS*, Actes Sud / Leméac, 2010.

*LALCOOL ET LA NOSTALGIE*, éditions Inculte, 2011 ; Babel n° 1111.

Les articles de presse cités dans le roman proviennent du *Diario de Cádiz*, daté du 17 février 2012 et du site d'information [www.yabiladi.com](http://www.yabiladi.com).

© ACTES SUD, 2012

ISBN 978-2-330-01331-8

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2012

pour la publication en langue française au Canada

ISBN 978-2-7609-0832-1



MATHIAS ÉNARD

# Rue des Voleurs

roman

*ACTES SUD*



– *Mais quand on est jeune il faut voir des choses, amasser de l'expérience, des idées, s'ouvrir l'esprit. "Ici!" interrompis-je. "On ne sait jamais! C'est ici que j'ai rencontré M. Kurz."*

JOSEPH CONRAD, *Au cœur des ténèbres.*





I  
DÉTROITS



Les hommes sont des chiens, ils se frottent les uns aux autres dans la misère, ils se roulent dans la crasse sans pouvoir en sortir, se lèchent le poil et le sexe à longueur de journée, allongés dans la poussière prêts à tout pour le bout de barbaque ou l'os pourri qu'on voudra bien leur lancer, et moi tout comme eux, je suis un être humain, donc un détritius vicieux esclave de ses instincts, un chien, un chien qui mord quand il a peur et cherche les caresses. Je vois clair dans mon enfance, dans ma vie de chiot à Tanger ; dans mes errances de jeune clébard, dans mes gémissements de chien battu ; je comprends mon affolement auprès des femelles, que je prenais pour de l'amour, et je comprends surtout l'absence de maître, qui fait que nous errons tous à sa recherche dans le noir en nous reniflant les uns les autres, perdus, sans but. À Tanger je faisais cinq kilomètres à pied deux fois par jour pour aller regarder la mer, le port et le Détroit, maintenant je marche toujours beaucoup, je lis aussi, chaque fois plus, façon agréable de tromper l'ennui, la mort, de tromper la pensée elle-même en la distrayant, en l'éloignant de la vérité, la seule, qui est celle-ci : nous sommes des animaux en cage qui vivons pour jouir, dans l'obscurité. Je ne suis jamais retourné à Tanger, pourtant j'ai croisé des types qui rêvaient de s'y rendre, en touristes, louer une jolie villa avec vue sur la mer, boire du thé au *Café Hafâ*, fumer du kif et baiser des indigènes, des indigènes masculins la plupart du temps mais pas exclusivement, il y en a qui espèrent se taper des princesses des *Mille et Une Nuits*, je vous assure, combien m'ont demandé si je pouvais leur arranger un petit séjour à Tanger, avec kif et autochtones, pour se reposer, et s'ils avaient su que le seul

cul que j'ai dévisagé avant d'avoir dix-huit ans c'est celui de ma cousine Meryem ils en seraient tombés par terre ou ne m'auraient pas cru, tant ils associent à Tanger une sensualité, un désir, une permissivité qu'elle n'a jamais eue pour nous, mais qu'on offre au touriste moyennant espèces sonnantes et trébuchantes dans l'escarcelle de la misère. Dans notre quartier, il n'en venait aucun, de touriste. L'immeuble où j'ai grandi n'était ni riche ni pauvre, ma famille non plus, mon paternel était un homme pieux, ce qu'on appelle un homme bien, un homme d'honneur qui ne maltraitait ni sa femme, ni ses enfants – à part quelques coups de pied dans le fondement de temps en temps, ce qui n'a jamais fait de mal à personne. Homme d'un seul livre, mais un bon, le Coran : c'est tout ce dont il avait besoin pour savoir ce qu'il devait faire dans cette vie et ce qui l'attendait dans l'autre, prier cinq fois par jour, jeûner, faire l'aumône, son seul rêve c'était d'aller en pèlerinage à La Mecque, qu'on l'appelle Hadj, Hadj Mohsen, c'était sa seule ambition, ça lui était égal de transformer à force de travail son épicerie en supermarché, ça lui était égal de gagner des millions de dirhams, il avait le Livre la prière le pèlerinage et point ; ma mère le révérait et alliait une obéissance quasi filiale à la servitude domestique : j'ai grandi comme ça, dans les sourates, la morale, les histoires du Prophète et des temps glorieux des Arabes, je suis allé dans une école tout à fait moyenne où j'ai appris un peu de français et d'espagnol et chaque jour je descendais avec mon pote Bassam vers le port, dans la partie basse de la Médina et au Grand Zoco reluquer les touristes, dès qu'on a eu du poil aux couilles avec Bassam c'est devenu notre principale activité, mater l'étrangère, surtout l'été quand elles mettent des shorts et des jupes courtes. L'été il n'y avait pas grand-chose à foutre, de toute façon, à part suivre des filles, aller à la plage et fumer des joints quand quelqu'un nous passait un bout de kif. Je lisais de vieux romans policiers français par dizaines, que j'achetais d'occasion pour quelques pièces chez un bouquiniste, des romans policiers parce qu'il y avait du cul, souvent, des blondes, des bagnoles, du whisky et du fric, toutes choses qui nous faisaient défaut autant que rêver, coincés que nous étions entre les prières, le Coran et Dieu, qui était un peu comme un deuxième père, les coups de pied au derche en moins. On s'installait en haut de la

falaise face au Déroit, entourés par les tombeaux phéniciens, qui n'étaient que des trous dans le roc, remplis de paquets de chips et de boîtes de Coke plutôt que de macchabées antiques, chacun un walkman sur les oreilles, et on regardait le va-et-vient des ferries entre Tanger et Tarifa, pendant des heures. On s'emmerdait ferme. Bassam rêvait de partir, de tenter sa chance de l'autre côté comme il disait ; son père était serveur dans un restaurant pour richards du front de mer. Moi je n'y pensais pas trop, à l'autre côté, à l'Espagne, à l'Europe, j'aimais ce que je lisais dans mes polars, mais c'est tout. Avec mes romans j'apprenais une langue, des pays ; j'étais fier de les connaître, de les avoir pour moi seul, je n'avais pas envie que ce lourdaud de Bassam me les pollue de ses ambitions. Ce qui me tentait surtout à l'époque c'était ma cousine Meryem, la fille de mon oncle Ahmed ; elle vivait seule avec sa mère, sur le même palier que nous, son père et ses frères travaillaient dans l'agriculture à Almería. Elle n'était pas très jolie, mais elle avait de gros seins et des fesses rebondies ; à la maison elle portait souvent des jeans moulants ou des robes d'intérieur à demi transparentes, mon Dieu, mon Dieu elle m'excitait terriblement, je me demandais si elle le faisait exprès, et dans mes rêveries érotiques avant de m'endormir je m'imaginai la déshabiller, la caresser, mettre mon visage entre ses seins énormes, mais j'aurais été incapable de faire le premier pas. C'était ma cousine, j'aurais pu l'épouser, mais pas la tripoter, ce n'était pas bien. Je me contentais de rêver, d'en parler avec Bassam, au cours de nos après-midi à contempler le sillage des bateaux. Aujourd'hui elle m'a souri, aujourd'hui elle portait ceci cela, je pense qu'elle avait un soutien-gorge rouge, etc. Bassam hochait le chef en me disant elle te veut, c'est sûr, tu la branches, sinon elle ne ferait pas ce numéro, quel numéro je répondais, c'est normal qu'elle mette un soutien-gorge, non ? Oui mais rouge, mon vieux, tu te rends compte ? Le rouge c'est pour exciter, et ainsi de suite pendant des heures. Bassam avait une bonne tête de pauvre, ronde à petits yeux, il allait à la mosquée tous les jours, avec son vieux. Il passait son temps à échafauder des plans incroyables pour émigrer clandestinement, déguisé en douanier, en flic ; il rêvait de voler les papiers d'un touriste et, bien habillé, avec une jolie valise, de prendre tranquillement le bateau comme si de rien n'était – je

lui demandais mais qu'est-ce que tu foutrais en Espagne sans pognon ? Je bosserais un peu pour économiser, ensuite j'irais en France, il répondait, en France puis en Allemagne et de là en Amérique. Je ne sais pas pourquoi il s'imaginait qu'il serait plus facile de partir aux États-Unis depuis l'Allemagne. Il fait très froid en Allemagne, je disais. Et puis ils n'aiment pas les Arabes, là-bas. C'est faux, disait Bassam, ils aiment bien les Marocains, mon cousin est mécanicien à Düsseldorf, et il est super-content. Il suffit d'apprendre l'allemand, et ils te respectent drôlement, paraît-il. Et ils donnent plus facilement des papiers que les Français.

On échangeait nos châteaux en Espagne, les seins de Meryem contre l'émigration ; on méditait ainsi pendant des heures, face au Déroit et ensuite on rentrait chez nous, à pied, lui pour aller à la prière du soir, moi pour essayer d'apercevoir ma cousine une fois de plus. On avait dix-sept ans, mais plutôt douze dans nos têtes. On n'était pas très malins.

Quelques mois plus tard je prenais ma première trempe, une avalanche de beignes comme je n'en avais jamais connu, j'ai fini à moitié assommé et en larmes, autant à cause de la douleur que de l'humiliation, mon père pleurait lui aussi, de honte, et il récitait des formules de conjuration, Dieu nous protège du malheur, Dieu nous aide, Il n'y a de Dieu que Dieu et tout le toutim, en rajoutant des baffes et des coups de ceinture, pendant que ma mère gémissait dans un coin, elle pleurait elle aussi et me regardait comme si j'étais le démon en personne, et quand mon père a été épuisé, qu'il n'a plus pu me taper dessus, il y a eu un grand silence, un immense silence, ils m'observaient tous les deux fixement. J'étais un étranger, j'ai senti que ces regards me propulsaient vers l'extérieur, j'étais humilié et terrorisé, mon père avait les yeux pleins de haine, je suis parti en courant. J'ai claqué la porte derrière moi, sur le palier j'ai entendu Meryem pleurer et crier à travers la porte, les coups claquaient, on percevait des injures, chienne, salope, j'ai descendu les marches en courant, une fois dehors je me suis aperçu que je saignais du nez, que j'étais en chemise, que j'avais juste dix dirhams en poche et nulle part où aller. C'était le début de l'été, heureusement, le soir était tiède, l'air salé. Je me suis assis par terre contre le tronc d'un eucalyptus, j'ai pris ma tête dans mes mains et j'ai chialé comme un gosse,

jusqu'à ce que la nuit tombe et qu'on appelle à la prière. Je me suis levé, j'avais peur ; je savais que je ne rentrerais pas chez moi, que je ne rentrerais plus, c'était impossible. Qu'est-ce que j'allais faire ? Je suis allé à la mosquée du quartier, voir si je pouvais attraper Bassam à la sortie. Il m'a vu, a ouvert de grands yeux, je lui ai fait signe de larguer son paternel et de me suivre. Putain, t'as vu ta gueule ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Mon vieux nous a surpris à poil avec Meryem, j'ai dit, et rien que le souvenir de ce moment me faisait serrer les dents, des larmes de rage m'encombraient les yeux. La honte, la terrible honte d'avoir été découverts nus, nos corps exposés, la honte brûlante qui, même aujourd'hui, me paralyse encore – Bassam a sifflé bordel, ce que t'as pas dû prendre, en effet, j'ai dit, en effet, sans entrer dans les détails. Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? J'en sais rien. Mais je ne peux pas rentrer chez moi. Tu vas dormir où, m'a demandé Bassam. Aucune idée. Tu as de l'argent ? Vingt dirhams et un livre, c'est tout. Il m'a filé quelques pièces qui traînaient dans ses poches. Il faut que j'y aille. On se voit demain ? Comme d'habitude ? J'ai dit d'accord, et il est parti. J'ai fait un tour en ville, un peu perdu. J'ai remonté l'avenue Pasteur, puis je suis descendu au bord de la mer par les petites rues en pente ; il y avait des lumières rouges dans les bars à entraîneuses, des types louches assis devant des devantures. Sur la corniche, des couples se promenaient tranquillement, bras dessus bras dessous, ça m'a fait penser à Meryem. Je suis revenu vers le port, et je suis remonté jusqu'aux Tombeaux ; je me suis assis face au Détroit, il y avait de belles lumières en Espagne ; j'imaginai les gens danser sur les plages, la liberté, les femmes, les voitures ; qu'est-ce que j'allais bien pouvoir foutre, sans toit, sans argent ? Faire la manche ? Travailler ? Il fallait que je rentre chez moi. Cette perspective me détruisait à l'avance. Impossible. Je me suis allongé, j'ai regardé les étoiles, longtemps. J'ai somnolé jusqu'à ce que le froid de l'aube m'oblige à me lever et à marcher pour me réchauffer. J'avais mal partout, les coups, mais aussi les courbatures de la nuit à même le rocher. Si j'avais su, je serais rentré chez moi bien sagement, j'aurais imploré le pardon de mon père. Si je n'avais pas été aussi orgueilleux, c'est ce que j'aurais dû faire, j'aurais évité bien des humiliations et des blessures, peut-être serais-je devenu épicier moi-même, peut-être

aurais-je épousé Meryem, peut-être à l'heure qu'il est serais-je à Tanger, en train de dîner dans un beau restaurant du front de mer ou de mettre des tannées à mes gosses, toute une portée de chiots gueulards et affamés.



J'ai eu faim, j'ai bouffé des fruits pourris que les maraîchers laissaient aux mendiants, j'ai dû me battre pour des pommes mâchées, puis des oranges moisies, balancer des torгноles à des tarés en tout genre, des unijambistes, des mongoliens, une horde de crève-la-faim qui rôdaient comme moi autour du marché ; j'ai eu froid, j'ai passé des nuits trempé à l'automne, quand les orages s'abattaient sur la ville, chassant les gueux sous les arcades, dans les recoins de la Médina, dans les immeubles en construction où l'on devait corrompre le gardien pour qu'il vous laisse rester au sec ; à l'hiver je suis parti vers le sud, sans rien y trouver d'autre que des flics qui ont fini par me rouer de coups dans un commissariat lépreux de Casablanca pour m'encourager à rentrer chez mes parents ; j'ai dégotté un camion pour Tanger, un brave type qui m'a filé la moitié de son casse-dalle et une beigne parce que je refusais de lui servir de fille et lorsque je suis passé voir Bassam, lorsque j'ai osé remettre les pieds dans le quartier, j'avais perdu Dieu sait combien de kilos, mes vêtements étaient en loques, je n'avais plus lu un livre depuis des mois et je venais d'avoir dix-huit ans. Peu de chance qu'on me reconnaisse. J'étais épuisé. Je tremblais. J'étais à moitié propre, je me lavais dans les cours des mosquées, sous l'œil réprobateur des concierges et des Imams, ensuite j'étais obligé d'aller faire semblant de prier pour me réchauffer un peu sur des tapis confortables, je prenais un Coran dans un coin et je dormais assis, le volume sur les genoux, avec un air inspiré, jusqu'à ce qu'un vrai croyant s'énerve de me voir ronfler sur le Saint Texte et me foute dehors, avec un coup de pied au cul et parfois dix dirhams pour que j'aille me faire

prendre ailleurs. Je voulais voir Bassam pour qu'il rende visite à mes parents, qu'il leur dise que j'étais désolé, que j'avais beaucoup souffert et que je désirais rentrer à la maison. Je me souviens, je pensais souvent à ma mère. À Meryem, aussi. Dans les moments les plus durs, les moments horribles où il fallait s'humilier devant un gardien de parking ou un policier, quand l'odeur atroce de ma honte s'échappait des plis de leurs vêtements, je fermais les yeux et je pensais au parfum de la peau de Meryem, à ces quelques heures avec elle. J'étais sonné par la vitesse à laquelle un monde pouvait changer.

On devient l'équivalent humain du pigeon ou de la mouette. Les gens nous voient sans nous voir, parfois ils nous donnent des coups de pied pour que nous disparaissions et peu, bien peu, imaginent sur quel bastingage, sur quel balcon nous dormons, la nuit. Je me demande à quoi je pensais, à l'époque. Comment j'ai tenu. Pourquoi je ne suis pas tout simplement rentré au bout de deux jours chez mon père m'effondrer sur le canapé du salon ; pourquoi je ne suis pas allé à la mairie ou Dieu sait où pour demander de l'aide, peut-être parce qu'il y a dans la jeunesse une force infinie, une puissance qui fait que tout glisse, que rien ne nous atteint réellement. Du moins les premiers temps. Mais là, après dix mois de cavale, trois cents jours de honte, je n'en pouvais plus. J'avais payé, peut-être. Et il ne me venait pas de poèmes, pas de considérations philosophiques sur l'existence, pas de repentir sincère, juste une sourde haine et une méfiance accrue envers tout ce qui était humain.

Avant d'aller voir Bassam, je me souviens, je me suis baigné. C'était une belle matinée de printemps, j'avais dormi dans une anfractuosité au bas de la falaise, en direction du cap Spartel, à quelques kilomètres du centre de Tanger, après avoir englouti une boîte de thon et un bout de pain, enfum  par un feu de bouts de cageots et de journaux. Je m'étais enveloppé dans le long manteau de laine chapard  sur un marché qui m'avait accompagné tout l'hiver et je m'étais assoupi, bercé par le ressac. Au matin la Méditerranée était calme, calme et d'un bleu dense, le soleil levant caressait doucement les taches de sable entre les rochers. Tant pis, j'allais me les geler mais j'avais trop envie de cette beauté, de ce repos liquide. L'eau était atrocement froide. Je me suis réchauffé

un peu en nageant vite vers le nord, une centaine de mètres peut-être, le courant était fort, j'ai dû lutter pour rejoindre la côte. Je me suis effondré sur un coin de sable, au soleil ; il n'y avait pas de vent, juste la caresse tiède de la silice, je me suis rendormi, épuisé et presque heureux. Quand je me suis réveillé deux ou trois heures plus tard, le soleil d'avril chauffait dur et j'étais affamé. J'ai mangé le reste du pain de la veille, bu beaucoup d'eau ; j'ai replié le manteau dans mon sac, remis un peu d'ordre dans mes vêtements – ma chemise était déchirée à l'aisselle, des taches de cambouis dans le dos ; mon pantalon était tout élimé à l'ourlet ; on ne distinguait plus les rayures de ma veste grise, obtenue dans un centre de solidarité islamique pour déshérités. Je me sentais en forme, malgré tout. Bassam me filerait bien une chemise propre et un futsal. Je ne l'avais pas vu depuis la fin décembre, depuis mon départ pour Casa ; il m'avait aidé autant qu'il avait pu, en me donnant un peu d'argent, de la bouffe et même, une fois, des nouvelles de Meryem : sa mère l'avait envoyée vivre chez sa sœur au fin fond du Rif. Autant dire en prison. Bassam continuait à échafauder des plans sur la comète pour se rendre en Espagne et la dernière fois qu'on s'était vus, toujours au même endroit, face au Détroit, face à Tarifa l'inatteignable, il m'avait dit ne t'inquiète pas. Va à Casa et quand tu reviendras j'aurai trouvé un moyen pour nous faire passer de l'autre côté. Je ne voyais toujours pas ce que nous pourrions bien foutre en Espagne sans papiers et sans argent, à part vagabonder, finir par se faire arrêter et expulser, mais bon, c'était un beau rêve.

Je suis passé chez lui vers midi ; je savais que son père serait au travail. Retrouver les rues du quartier m'a brûlé le cœur. J'ai marché très vite, évité soigneusement de passer devant l'épicerie familiale, je suis arrivé jusqu'à l'immeuble de Bassam, je suis monté en trombe et j'ai frappé à sa porte comme un fou, comme si j'étais poursuivi. Il était là. Il m'a reconnu tout de suite, ce qui m'a rassuré sur mon aspect. Il m'a fait entrer. Il m'a reniflé et m'a dit que je ne pouais pas tant que ça, pour un vagabond. Ça m'a fait marquer. C'est possible, en effet, mais j'aimerais quand même bien me doucher et manger un morceau, j'ai dit. J'avais l'impression d'être enfin arrivé quelque part. Il m'a passé des vêtements propres, je suis resté peut-être une heure dans la salle de bains. Je n'aurais

jamais pensé que l'eau à volonté puisse être un luxe divin. Entretemps il m'avait préparé un petit-déjeuner, des œufs, du pain, du fromage. Il souriait tout le temps, avec des airs de conspirateur. Il m'a à peine demandé ce que j'avais foutu pendant les derniers trois mois, juste : alors, c'était bien, Casa? – sans insister. Il était agité, n'arrêtait pas de se lever et de se rasseoir, toujours le sourire aux lèvres. Vas-y, accouche, j'ai fini par dire. Il a fait une tête comme s'il avait volé un poulet. Quoi accouche? Pourquoi tu dis ça? Bon, OK, je te raconte, je crois que j'ai trouvé quelque chose pour toi, un endroit où tu pourras rester tranquille, où on s'occupera de toi. Il a repris son air de conspirateur souriant. C'est quoi cet endroit, un asile? J'imaginai qu'il y avait derrière tout cela un projet de voyage insensé, une de ces histoires à la Bassam. Non mon vieux, non, pas un asile, ni même un hôpital, mieux encore : une mosquée.

Qu'est-ce que tu veux que j'aille foutre à la mosquée, j'ai demandé.

Ce n'est pas un endroit comme les autres, a répondu Bassam, tu vas voir, ce sont des gens différents.

Effectivement, pour ça oui, ils étaient différents. Barbus, habillés de stricts costumes sombres. À part ça il est vrai qu'ils étaient plutôt sympathiques et généreux, ces Islamistes. Le Cheikh Nouredine (il se faisait appeler Cheikh, mais il ne devait pas avoir plus de quarante ans) m'a demandé de lui raconter mon histoire, après que Bassam m'a présenté : voilà celui dont je t'ai parlé, Cheikh, c'est un vrai croyant, mais il est dans le besoin. Alors Dieu pourvoira, a répondu l'autre. La mosquée n'était pas vraiment une mosquée, c'était un rez-de-chaussée d'immeuble, avec des tapis par terre et une plaque de cuivre sur la porte qui disait "Groupe musulman pour la Diffusion de la Pensée coranique". Bassam avait l'air très fier de leur amener une brebis égarée. J'ai tout raconté dans les détails, ou presque. Le Cheikh Nouredine m'écoutait attentivement en me regardant dans les yeux, sans avoir l'air surpris, comme s'il connaissait déjà toute l'histoire. Quand j'ai terminé il est resté un moment silencieux sans cesser de me fixer, et il m'a demandé : tu es croyant? J'ai réussi à répondre oui sans avoir l'air d'hésiter. Tu n'as pas fauté, mon jeune ami. Tu t'es laissé prendre au piège de cette fille. C'est elle la responsable,

et ton père n'a pas été juste. Tu as été faible, c'est certain, mais c'est ta jeunesse qui a parlé. C'est ton père le coupable, il aurait dû surveiller davantage les femmes de sa famille, leur enjoindre la décence. Si ta cousine avait été décente, rien de tout cela ne se serait produit. Bassam l'a interrompu : Cheikh, son père crie dans tout le quartier qu'il n'a plus de fils, qu'il l'a déshérité.

Nouredine a souri tristement. Ces choses s'arrangeront peut-être avec le temps. L'important, c'est toi maintenant. Bassam me dit que tu es pieux, sérieux, travailleur et que tu aimes les livres, c'est exact ? Tout à fait. Euh, je veux dire pour les livres, j'ai bre-douillé.

En cinq minutes j'étais engagé comme libraire du Groupe pour la Diffusion de la Pensée coranique ; on m'offrait une minuscule chambre qui donnait sur l'arrière et un salaire. Pas un pont d'or, mais un peu d'argent de poche quand même. Je n'en revenais pas. Je remerciai avec effusion le Cheikh Nouredine, tout en m'attendant à ce qu'un imprévu fasse capoter l'affaire. Mais non. Un vrai miracle. Ils m'ont donné quelques dirhams d'avance, pour aller m'acheter des vêtements et des chaussures ; Bassam m'a accompagné. Il était très fier et souriait tout le temps. Je te l'avais bien dit, il disait, je t'avais bien dit que j'avais trouvé une solution. Tu vois que ça sert d'aller à la mosquée, il disait.

Il avait rencontré ce Groupe de la Pensée à la prière du vendredi, avec son père. À force de les voir, ils avaient sympathisé, et voilà. C'est des gens comme il faut, disait Bassam. Ils reviennent d'Arabie et sont pleins de fric.

On a parcouru le centre-ville comme des nababs pour m'acheter trois chemises, deux pantalons, des caleçons et des chaussures noires un peu étroites au bout, un rien pointues, qui avaient de la gueule. J'ai aussi fait l'acquisition d'un peigne, d'une lotion pour les cheveux et de cirage, j'étais de nouveau fauché, ou presque, mais heureux, et Bassam aussi, pour moi. Il était si content que je sois tiré d'affaire, ça faisait plaisir à voir. Ça me réchauffait le cœur au moins autant que les pompes vernies. Je l'ai pris dans mes bras et ai ébouriffé sa tignasse frisée. Maintenant, on va se changer et après faire un tour, j'ai dit. On va aller draguer les filles, se dégouter deux jolies touristes et leur faire découvrir le paradis d'Allah. Et peut-être même qu'elles nous paieront une paire de

bières après pour nous remercier. Bassam a grommelé je ne sais quoi, et puis oui oui, bonne idée, pourquoi pas. Il savait très bien qu'à moins d'un deuxième miracle dans la même journée on ne tomberait jamais sur deux minijupes accueillantes, mais il a joué le jeu. En rentrant à la Diffusion de la Pensée coranique pour étrenner mes frusques, il y avait du monde ; c'était l'heure de la prière de l'après-midi et on n'y a pas coupé. J'ai fait quatre prosternations derrière le Cheikh Nouredine, ça m'a paru très long.